

LE DESCRIPTIF DE LA COLLUSION ET DE LA COLLISION DES POUVOIRS DANS *L'ENVOL DES TISSERINS* DE P. Y. AKOTO

Dominique TOKPA

Université Péléforo Gon Coulibaly, Côte d'Ivoire

tokpadominique@yahoo.fr

Résumé : La complicité, même passive, entre le pouvoir politique et le pouvoir surnaturel semble une réalité en Afrique. *L'Envol des tisserins* de P. Y. Akoto plonge le lecteur dans les implications et imbrications de cette coalition des différents pouvoirs en jetant un regard furtif dans la gestion de l'autorité familiale.

Mots clés : Pouvoir, surnaturel, collision, collusion, autorité familiale.

Resume : The complicity, even passive, between political power and the supernatural power seems a reality in Africa. The novel, *L'Envol des tisserins*, P. Y. Akoto, plunges the reader into the implications and interim of the coalition of the different powers by throwing a stealthy look in the management of the family authority.

Key words : Power, supernatural, collision, collusion, family authority

Introduction

Le champ englobant d'investigation des romans africains a eu le plus souvent pour domaine de prédilection les études thématiques, notamment le rapport des textes avec l'idéologie sociale et /ou politique, faisant abstraction de la structuration formelle des romans. Pour ce faire, P. S. Diop (2007, p. 16) écrit :

Ce qui est à remarquer ici c'est qu'écrire, pour bon nombre d'auteurs actuels, consiste à appliquer leur esprit aux problèmes posés par l'époque. L'intelligence s'infiltré partout, elle habite le roman, la poésie, le théâtre, qui en deviennent moins des œuvres d'imagination ou d'observation que des prises de conscience et de position, parfois fantaisistes.

Il serait donc plausible qu'une analyse descriptive, présentant les objets et les événements dans leur structuration, soit faite des textes romanesques ; ce qui pourrait allier les recherches structurelles et thématiques. Du reste, Bakhtine

(1978, p. 80) écrit que : « L'unité de la forme, c'est l'unité de la position axiologique active de l'auteur-créateur réalisée au moyen du mot (prise de position par le mot), mais rapporté au contenu ». Ainsi cette étude, qui se veut unificatrice de la forme et du contenu, se propose-t-elle d'examiner le descriptif de la collusion et de la collision des pouvoirs dans *L'Envol des tisserins* de (P. Y. Akoto 1986). Quelles relations lient les différents pouvoirs en présence dans cet ouvrage romanesque de P. Y. Akoto ? Complicités et/ou adversités ? Qui en sont les acteurs ?

En se fondant sur une perspective sociocritique qui assigne « la fonction sociale à la littérature (attribuant) un rôle de médiateur au critique entre la littérature et le social » S. Z. Bailly, (1981, p. 78), et dans une articulation tripartite mettant en évidence la collusion des pouvoirs politiques et surnaturels, la collision ou le choc des pouvoirs et la remise en question de l'autorité familiale, cette étude tentera de répondre à ces questions.

1. Le descriptif de la collusion entre pouvoir politique et le pouvoir surnaturel ou occulte

En Afrique, il n'est pas rare d'entendre que tel ou tel homme politique possède des pouvoirs surnaturels ou qu'il se fait entourer de conseillers spirituels pour le sortir de situations complexes. Cela semble ancré dans la mémoire collective qu'il ne peut y avoir de pouvoir politique, voire de vie physique sans le surnaturel. A. Hampaté Bâ (1972, p. 26) l'exprime en ces termes : « en Afrique, au côté visible et apparent des choses, correspond toujours un aspect invisible et caché qui en est comme la source ou le principe. » A cet effet, le rôle des marabouts, charlatans et féticheurs n'est donc pas négligeable dans la société africaine, même moderne, ainsi que dans les romans africains.

Ces personnages mystérieux sont censés détenir des pouvoirs occultes indomptables ; ils communiqueraient avec les génies. Ils constitueraient ainsi des intermédiaires indispensables entre l'homme et Dieu. Néanmoins, leur rôle se

perçoit sous un angle ambivalent : messagers infaillibles des divinités obscures, symboles de la sagesse la plus pure mais aussi, parfois, ils portent l'étiquette de la méchanceté la plus impitoyable et lugubre. Quoi qu'il en soit, une certaine complicité dans le bien comme dans le mal s'exerce entre eux et les politiques ; soit pour se protéger des forces maléfiques, soit pour nuire aux adversaires, opposants ou ennemis politiques. Cette complexité est une source inépuisable d'inspiration des écrivains, particulièrement des romanciers africains.

La plupart des romans africains, notamment ceux d'A. Kourouma, en font un écho retentissant, avec une insistance particulière dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* A. Kourouma, (1998)¹. P. Geschière (1995, p. 8), écrit qu'« il y a un lien étroit entre la "sorcellerie"², le sport et la politique. » P. Geschière (1995, p. 12) ajoute que

Presque partout sur le continent (africain), l'état- ou le politique en général- semble être le terrain où s'exprime de façon privilégiée, et dans toutes leur ambiguïté, les transformations modernes de la sorcellerie. Les mouvements récents de démocratisation s'accompagnent, par exemple, d'un véritable épanouissement des forces occultes dans la politique.

Pour corroborer cette conception des choses, M. Borgomano (2000, p. 109) écrit que « dans une perspective africaine [...], nul ne saurait obtenir un pouvoir et le garder sans la maîtrise des forces surnaturelles ». Les romans africains, dans leur grande majorité, sont encastrés dans cette logique et s'en servent pour créer de la fiction. Le roman de P. Y. Akoto met en évidence la connivence que l'on soupçonne entre le pouvoir politique et le pouvoir surnaturel en Afrique subsaharienne.

Le Roi, dans *L'envol des tisserins*, s'est entouré des conseillers aux pouvoirs occultes, notamment Bateh et ses acolytes Kondo, Adjoblé, Attoclè et Kolèboué reconnus comme des détenteurs de pouvoirs surnaturels dans le royaume de

¹ Kourouma est un auteur prolifique dans l'évocation du surnaturel dans ses romans. La quasi-totalité des personnages principaux en font usages. Son roman, *En Attendant le vote des bêtes sauvages* accorde une place de choix au pouvoir surnaturel des Chefs d'Etat africains ayant pour dénominateur commun le sobriquet de dictateur, particulièrement à Koyaga.

² Le terme de sorcellerie est souvent abusivement attribué à tout pouvoir surnaturel.

Batounzoué. Avant la configuration des actions de collusion et de collision, le narrateur-descripteur de *L'envol des tisserins* de P. Y. Akoto, (1986, p. 19) s'étale sur la description topographique de l'espace d'exercice. En effet, Batounzoué est entouré d'une

Forêt primaire, avec des arbres millénaires dont la hauteur témoignait de la majesté de ce coin de terre inspiré, servait de jardin naturel ceinturant le village. Deux petites rivières au tracé vagabond entretenaient un microclimat doux et paisible alors qu'aux alentours la chaleur étouffait toute vie et brûlait la savane boisée qui s'étendait à perte de vue. Quatre petites collines entrecoupées de vallées verdoyantes et fleuries, riches d'eau de ruissellement au moment de la saison des pluies complétaient à merveille ce cadre fort enchanteur dans l'ensemble.

Déjà là, le narrateur-descripteur conduit le lecteur dans un passé lointain, dans une Afrique non encore métamorphosée, où les forêts étaient dans leur état originel. Le lecteur se retrouve donc dans une Afrique authentique, telle qu'elle était affectivement et religieusement. Le roman s'incruste ainsi dans un contexte socioculturel relativement authentique. La description, ainsi que l'écrit P. Hamon (1991, P. 50), « paraît à la fois plus "culturelle", plus professionnelle éventuellement, en tout cas plus finalisée (intra et extra-textuellement), que celle qui semble plus "naturelle" plus "gratuite" du récit. »

Dans l'intention de marquer la grandeur du chef-lieu du royaume, le narrateur-descripteur de *L'Envol des tisserins* (1986, p. 9) écrit que « Des deux collines majeures, la Reine avait choisi la plus élevée qui jouxtait la forêt primaire » où fut « bâti son village. » En plus, on note avec le narrateur-descripteur de P. Y. Akoto, (1986, p. 9) que

Batounzoué était un beau petit hameau réparti en deux quartiers : celui des notables à l'ouest et à l'est celui des descendants en ligne directe de la Reine. Une allée centrale constituait la ligne de partage et mourait sur la grande place protégée par l'ombre bienfaisante de l'arbre à palabre "kaha" qui trônait à la lisière de la forêt sacrée.

Cette description topographique serait incomplète et laisserait un arrière-goût d'inachevé si le narrateur-descripteur n'ajoutait pas un pan de mystère. Il convoque alors les tisserins sacrés :

Les oiseaux tisserins, symboles aux dires des Vieux de la bonté d'âme des habitants de ces lieux, avaient élu domicile en deux endroits précis. Le grand baobab du quartier ouest, à l'immense tronc nu empanaché de branches tordues, servait de support aux nids de ces beaux gouailleurs dont les cris incessants animaient en permanence le village. Du côté est, deux volumineux manguiers coiffés d'une riche couronne de branches

abondamment feuillues étaient le refuge d'une partie de la colonie. La case de la famille Odikoua était à deux pas de ces manguiers P. Y. Akoto, (1986, p. 20).

A ces tisserins, il est attribué un rôle de gardien spirituel : « ils sont, dans ce village, nos protecteurs » P. Y. Akoto, (1986, p. 20). Le narrateur précise que « ces oiseaux sont donc mystérieux et le secret de leur vraie histoire est bien gardé par quelques initiés » P. Y. Akoto, (1986, p. 21).

Le narrateur-descripteur plante ainsi le décor des scènes mystérieuses qui vont se dérouler sur ce lieu marqué du sceau de la primarité. Cependant, malgré l'unité apparente du village, l'on peut remarquer la catégorisation des habitants par le truchement des démarcations spatiales opérées en fonction des clans et des familles. Cela ne peut que présager des oppositions, des adversités et même de l'animosité entre clans.

Comme dans l'incipit d'un conte africain avec des incises telles que « il était une fois », « avant, avant », « autrefois », « il y a de cela... », suivies immédiatement de ce sur quoi l'histoire à raconter va porter, la désignation du pantonyme, ou thème-titre de l'objet décrit apparaît sans suspens.

La technique d'ancrage, que J-M. Adam (2011, p. 239) désigne par « pré-thématisation », et qu'il définit comme « dénomination de l'objet qui ouvre une période descriptive », est un procédé qui, selon K. Cogard (2001, p. 139), est « l'acte de désigner ce qui va être l'objet de la description à suivre », est mise à contribution dans l'œuvre. Le descripteur indique dès le début de la séquence descriptive de quoi il va parler.

Cet espace sinécure, avec un décor féérique dans cette peinture naturelle de la flore qui laisse imaginer le ravissement des habitants, avec ses mythes et mystères, dans une empreinte de paix, abrite des personnages de contraste qui peuvent apparaître angéliques un moment et se montrer impitoyables un autre moment. Bateh, conseiller du roi est un personnage qui obéit à ce critère. Face au Roi, il se montre un homme loyal alors que l'hypocrisie est sa vertu. Mais le Roi

a besoin de lui pour ses pouvoirs surnaturels. Le Roi a fait de lui son porte-parole et il ne se prive pas d'occasions de s'en targuer et veut se faire respecter dès la moindre contrariété. Le chef de Kablessan va devoir subir son courroux lorsque ce dernier ose lui demander une précision sur un arrêt censé régler un litige entre son village et un village voisin. Le descripteur s'offusque de l'attitude de Bateh quand il écrit :

Les yeux rougis de colère et la manière abrupte avec laquelle Bateh l'interrompt lui firent comprendre que le dialogue n'était pas possible. Bateh lança d'une voix terrible qui ne souffrait aucune réserve : Chef de Kablessan, du chemin et de la rivière lequel est le plus ancien ? Pour avoir offensé le roi dont le jugement a été rendu sans appel par moi, porte-parole désigné par lui, tu paieras comme tribut un bœuf, trois moutons et quatre poules blanches P. Y. Akoto, (1986, p. 36).

Aurolé de l'infaillibilité de ses pouvoirs occultes qui subjuguent les profanes, et avec la complicité de ses sbires, le sort du chef de Kablessan est scellé lorsque Bateh « se tourna vers Kolèboué, le tueur à gages qui crut comprendre qu'il devait faire un sort au chef de Kalessan » P. Y. Akoto, (1986, p. 36). Plus loin, le narrateur révèle la collaboration du Roi avec Bateh quand il donne la parole à ce dernier lorsque le Roi lui demande des comptes pour son injustice envers le chef de Kablessan. Imbu de sa personnalité, et dans sa prolixité habituelle alimentée de vantardise, il dit, en s'appuyant sur un proverbe :

Majesté, le Roi a beau être grand, la nature a voulu que sa souveraineté s'efface devant la nudité d'une femme. Moi Bateh, je suis comme une femme. Je suis votre esclave mais je reste la main grâce à laquelle vous êtes hissé au haut du pavois [...] Vous brillez pour tous mais qui verrait votre éclat si moi, Bateh, je ne vous supportais pas ? Les calomnies dont je fais l'objet ont pour but de me séparer de vous. Vos ennemis vous emporteront sous le flot de leur haine quand la digue que je constitue sera rompue. Le Chef de Kablessan m'accuse de partialité... P. Y. Akoto, (1986, p. 50).

Avec ses circonlocutions oxymoroniques faisant de lui un serviteur loyal et la clé incontournable du royaume, il acquiert l'adhésion du Roi et du conseil à sa cause. Il y a là une collaboration entre le roi et ce sorcier qui réussit, apparemment, à envouter le Roi et, par ricochet, le royaume entier. Il considère cette position privilégiée comme un droit de vie et de mort sur les autres membres du royaume. Il est « la main qui hisse », « la digue » qui protège le Roi selon ses termes.

L'emploi permanent des déictiques "je, me, moi" renvoyant au locuteur qui s'exprime face à un supérieur met en évidence l'orgueil de celui-ci. En réalité, il se croit au-dessus du Roi grâce à ses pouvoirs surnaturels qui lui permettent d'éliminer tout opposant gênant dont ne peut s'embarrasser une monarchie.

Le chef de Kablessan venait, par sa plainte auprès du roi, de signer son arrêt de mort. Ainsi, Bateh se tourna vers son complice Attoklè et lui souffla à l'oreille : « Tu sais ce que tu as à faire. Le Chef de Kablessan devra rendre l'âme dans une semaine. Adjoblé ou Kolèboué sauront t'aider. Ne laissez aucune trace suspecte » P. Y. Akoto, (1986, p. 51).

Le narrateur ne manque pas de soupçonner la pernicieuse collaboration entre le Roi et son conseiller Bateh en ces termes :

Agblemou était vertueux et il s'était jusqu'alors employé à le demeurer. Les forfaits de Bateh, s'il ne les commandait pas, ne pouvaient cependant le laisser indifférent quand mourait quelque sujet indiscipliné ou défiant son autorité [...] On peut tuer quand on règne à condition de le faire sans soupçon ; en somme, le crime n'est souhaitable que s'il est parfait P. Y. Akoto, (1986, p. 144).

Pour sa protection et son rayonnement le Roi recourait aussi à des entités censées posséder des pouvoirs surnaturels. Ainsi le Roi ne manque-t-il pas de faire appel à la « danse religieuse de bénédiction, interdite aux hommes », sûrement parce que constituée de femmes « nues comme des vers, les seins flageolants à la suite de multiples accouchements et le corps blanchi de kaolin » P. Y. Akoto, (1986, p. 57). Le lecteur apprend à la même page que

La puissance mystique de cette danse était telle qu'Agblenou la demandait spécialement lorsque de grandes occasions se présentaient pour le royaume ou simplement pour son rayonnement personnel. Le mauvais sort était ainsi conjuré et toutes les faveurs du ciel retombaient sur le village.

Lorsque, cependant, les forces occultes ne servent plus les intérêts communs, comme cela devrait l'être, alors, ainsi que l'écrit (W. Shakespeare, (1979, p. 183), « il n'est rien de si bon qui détourné de son usage légitime ne devienne rebelle à son origine et ne tombe dans l'abus », et que l'intérêt personnel du détenteur nuit à la communauté, la coalition entre le pouvoir surnaturel et le pouvoir politique s'effrite ; la collusion s'éclipse et les forces entrent en collision.

2. La collision ou le choc des pouvoirs

Nimbé de ses pouvoirs occultes qu'il exhibe sans réserve, et avec ses secrets et rites mystérieux qui exercent un effet captivant sur la population, Bateh, avec la collaboration de ses thuriféraires, use de la face hideuse et pernicieuse de son pouvoir surnaturel et nuit au royaume :

Bateh et ses séides n'admettaient aucune promotion sociale. Il fallait réduire au silence éternel ceux qui osaient sortir du lot commun. Alors la mort survenait par l'empoisonnement avec la bile de caïman sur ordre de Bateh qui suscitait, créait et nourrissait les divisions entre les uns et les autres P. Y. Akoto, (1986, p. 41).

Devenu un danger pour la population, Dieu et les dieux vont envoyer un contrepoids de ses pouvoirs par le biais des phénomènes météorologiques. C'est ainsi qu'un événement insolite va susciter une inquiétude chez Bateh. Dans un environnement épique digne de la naissance de Soundjata, dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* D. T. Niane, (1972, p. 33) où

Soudain le ciel s'assombrit, de gros nuages venus de l'est cachèrent le soleil ; on était pourtant en saison sèche ; le tonnerre se mit à gronder, de rapides éclairs déchirèrent les nues, quelques grosses gouttes de pluie se mirent à tomber tandis qu'un vent effroyable s'élevait ; un éclair accompagné d'un sourd grondement de tonnerre partit de l'est, illumina le ciel jusqu'au couchant. Le soleil parut. C'est à ce moment que sortit une matrone [...] et annonça à Nare Maghan qu'il était père d'un fils.

Le lecteur peut constater des similitudes avec la naissance d'Odikoua Gbanflin à laquelle les phénomènes naturels s'invitent et l'on apprend dès les premières lignes du roman que

Le ciel, un moment encore brillant d'une chaude clarté, subitement s'assombrit et un vent violent se mit à souffler. Une nuée de tisserin s'envola du baobab qui trônait au milieu d'un des quartiers du village. Des tourbillons de poussière ocre aveuglaient quelques paysannes qui rentraient des champs [...] Survint alors l'orage qui éclata avec une violence inouïe P. Y. Akoto, (1986, p. 9).

Ces signes ne trompent guère un homme aguerri comme Bateh qui, « songeur, vit dans ce brutal changement du temps un mauvais présage pour lui, et l'avenir de l'enfant qui venait de naître le préoccupa soudain » P. Y. Akoto, (1986, p. 9), surtout que selon le narrateur-descripteur P. Y. Akoto (1986, p. 29) « le hibou avait crié la veille dans la forêt sacrée, et l'écho de ce cri fut très lugubre que d'ordinaire ». Il voit en la naissance de cet enfant la venue d'un opposant qui pourrait contrarier ses plans lugubres. Cela provoque déjà dans son esprit un

choc. D'ailleurs, il ne s'en cache pas et le dit à la mère, Koly, de l'enfant prodige P. Y. Akoto, (1986, p. 15-16) : « bienvenue à ce fils que je salue. Les signes annonciateurs de sa naissance, cet orage tumultueux, montre à l'évidence qu'il sera un rude adversaire pour tous. Dans la famille on naît pour les grandes causes et les grandes batailles ». Effectivement, la bataille s'annonce rude pour l'enfant Odikoua Gbanflin. Sa mère en est consciente et inquiète car elle P. Y. Akoto, (1986, p. 16) « regarda avec commisération Odikoua Gbanflin qui tétait goulûment comme pour prendre des forces afin de mieux se préparer à la lutte future. Survivra-il seulement aux sortilèges de Bateh qui ne manquera pas de tuer le germe dans l'œuf. » Il subit des attaques mystiques de la part de son grand-oncle et tombe malade. La mère, déjà, le savait car P. Y. Akoto, (1986, p. 54) « Koly n'eut aucune peine à imaginer le scénario qui avait abouti à la maladie de son fils. Pour elle, Bateh avait fait officier Adjoblé l'ensorceleuse » Mais l'enfant est protégé par « *le génie féminin de la rivière hipou* » P. Y. Akoto, (1986, p. 56), comme cela a été révélé par un vieillard dans un songe de Koly. Cette protection a un prix. Il est demandé un sacrifice de poulet blanc chaque année à ce génie.

Ainsi qu'il apparaît, il y a un choc, une collision des forces surnaturelles dans le village, chef-lieu du royaume. Cela se perçoit plus aisément, à l'image des échanges entre Soundjata et le sorcier Soumaoro, par hiboux interposés D. T. Niane, (1972, p. 111-112) dans *Soundjata ou l'épopée mandingue*, lorsqu'une bataille spirituelle s'engage entre Bateh et son neveu Odikoua Gbanflin dans un rêve de ce dernier. Koly, comme arbitre ou spectateur, assiste à cet échange, puisqu'au moment où son fils, réveillé brutalement de son sommeil agité, veut lui raconter son rêve, elle s'écrie P. Y. Akoto, (1986, p. 65) : « inutile mon enfant, par extraordinaire qui est un signe de Dieu, j'ai assisté à l'entretien car tu répétais à haute et intelligible voix dans ton sommeil toutes les paroles de Bateh avant d'y répondre ».

Les acolytes de Bateh, en plus, se liguent contre lui et le dénoncent au Roi et au peuple à qui revient le pouvoir suprême. Lorsque les événements se

succèdent, le silence du Roi devient pesant et « inquiéta Attôclé, Kolèboué et Adjoblé qui décidèrent chacun, dans leur for intérieur, de trahir leur maître » P. Y. Akoto, 1986, p. 89). Le lecteur assiste à leur défilé chez le Roi, d'Adjoblé à Kolèboué en passant par Attôclé. Ayant su que leurs forfaits ont été révélés, peut-être un peu tardivement, le suicide devient, pour eux, la voie du salut.

Le roman de P. Y. Akoto, ainsi qu'on peut le constater, s'intègre là dans une Afrique où il ne semble y avoir de véritable vie qui si l'on fait sa part au spirituel ou surnaturel. Il y a un va-et-vient incessant entre le monde physique et le surnaturel, en ce sens que l'on sait lire les signes venus du monde surnaturel pour adopter une conduite donnée. On a l'impression que c'est par le surnaturel que l'on perçoit le quotidien des vivants. La croyance au surnaturel semble ancrée en tout Africain et lui désigne l'éducation même. C'est pourquoi B. Kotchy-Nguessan (1972, p. 183)³ écrit qu'« en Afrique, il n'y a guère de frontière. Tout vit en correspondance, en symbiose dans l'univers. Ainsi le merveilleux soutient le réel, le transforme ».

Cette conception de la société apparaît dans la vie quotidienne familiale des personnages du roman de P. Y. Akoto.

3. L'autorité familiale remise en question

En Afrique, l'organisation familiale, surtout dans la descendance patrilinéaire, confère l'autorité au plus âgé de la famille. Ce droit de séniorité qui attribue le commandement à l'aîné, devrait, dans *L'envol des tisserins*, revenir à Bateh, surtout que son jeune frère, François Odikoua, l'époux de Koly et père d'Odikoua Gbanflin, est très souvent absent parce que préoccupé par son travail. Le narrateur affirme P. Y. Akoto, (1986, p. 23) que

François Odikoua avait épousé son travail, et les naissances chez lui n'étaient que le résultat du tribut qu'il payait au devoir conjugal à ses rares et furtifs passages dans son foyer. Toujours parti, préoccupé par ses multiples problèmes, il était rarement présent à son domicile.

³ Il s'agit d'un article dans un ouvrage collectif

A la naissance d'Odikoua, l'un des droits d'aînesse est mis en cause par Koly, voulant instaurer peut-être une révolution sociale ou familiale, qui donne le prénom de l'enfant sans consulter Bateh. Ce dernier se sent offensé et rumine vengeance, peut-être à raison, au regard des coutumes africaines. En effet, la cellule familiale qui est le reflet de la société, surtout en Afrique, possède ses chefs et ses subalternes. Dans cette configuration, le premier rôle revient généralement à l'homme, l'époux, pendant que la femme se voit attribuer une place secondaire. Mais de plus en plus, la femme se rebelle contre cet ordre traditionnellement établi et emploie des subterfuges ingénieux pour accaparer une part de pouvoir comme le fait Koly. Les enfants, eux, n'ont que le devoir d'obéissance.

Le narrateur ne manque pas de relever ce dysfonctionnement à travers les yeux de Bateh P. Y. Akoto, (1986, p. 29) : non seulement «François Odikoua avait épousé Koly contre son gré, et voilà que cette peste osait encore l'importuner et l'affronter » mais aussi « Koly l'avait défié lorsqu'elle lui avait dit de manière intempestive à son gré : "mon fils Odikoua Gbanflin te salue". » « Ainsi sans lui demander la permission, elle avait choisi le prénom de l'enfant de sa seule initiative. Quelle impertinence et quelle témérité ! » Koly veut instaurer un nouvel ordre social en attribuant précipitamment un prénom à son enfant, sans attendre son mari, encore moins l'aînée de la famille. Cela relève d'une défiance qui, pour Bateh, mérite un châtement. De fait, rien ne pressait puisqu'un bébé ne peut ni entendre son nom, ni y répondre si l'on l'appelait. Cette précipitation relève donc d'une rébellion de la femme pour remettre en cause l'ordre traditionnel dans lequel la femme n'a qu'une place secondaire.

Un choc émotionnel s'est créé à cette occasion et reste un motif de vengeance de Bateh qui n'attend qu'une opportunité pour commettre son forfait. En effet, « Bateh avait décidé, après cette séparation (d'avec son jeune frère), d'en remonter à Koly et à son fils ». Cependant, Koly est toujours aux aguets et veille sur son fils sachant que son ennemi est capable de félonies viles en ce sens P. Y. Akoto, (1986, p. 55) qu'«il avait la mémoire et tenaces étaient sa rancune et son

désir de ne rien pardonner et donc de se venger. » par ailleurs, il est capable de méchanceté inutile et de manigances perfides. Le narrateur le révèle avec un air de déploration P. Y. Akoto (1986, p. 41) « il n'avait aucun intérêt à ce qu'il eût entente à Batounzoué. Il poussait le cynisme jusqu'à opposer avec adresse admirable ses acolytes Attôclé et Kolèboué ».

Odikoua Gbanflin, malgré l'atmosphère hostile et délétère P. Y. Akoto, (1986, p. 41) où « nul ne souhaitait la réussite de l'autre », devient finalement un conseiller avisé du Roi par sa sagesse prématurée acquise à l'école de la tradition et à celle de la modernité. Le Roi, ainsi, lui donne la parole P. Y. Akoto (1986, p. 94) et il dit, pour commencer un long discours, ces paroles de politesse : « Majesté mon oncle, que me soient pardonnées mon innocence et mon inexpérience si par inadvertance mes propos manquaient de hauteur et passaient pour vexatoires... » A la fin de son discours empreint de sagesse et d'humilité, le Roi, subjugué, s'écrie (P. Y. Akoto, 1986, p. 97) : « mon bon François, voilà mon neveu, ton fils, mon espoir et ma fierté. » Apparemment, l'auteur-créateur, par la voix du narrateur-descripteur, semble fusionner avec l'enfant. Ce dernier semble éprouver une affection particulière à l'égard de cet adolescent qui a réussi à ravir la place de conseiller à Bateh. Le narrateur, et, à travers lui, l'auteur semble s'identifier à ce personnage qu'il a choisi comme porte-voix. C'est pourquoi P. Hamon (1998, p. 9) écrit que le personnage est

Le lieu d'un "effet de réel" important [...], d'un "effet de personne", d'un "effet psychologique" également, et celui d'un carrefour projectionnel (projection de l'auteur, projection du lecteur, projection du critique ou de l'interprète qui aiment ou n'aiment pas, qui se "reconnaissent" ou non en tel ou tel personnage).

Malgré toutes les adversités et les pièges de l'ombre, Odikoua Gbanflin, né avec un pouvoir surnaturel au regard des phénomènes naturels qui entourent sa venue au monde, avec l'appui des divinités des eaux, sort vainqueur des vicissitudes et des tribulations qui jonchaient sur la voie de sa destinée. A lire entre les lignes, avec ses expériences d'élève assidu acquises à l'école occidentale ainsi que les enseignements qu'il reçoit de son oncle, le Roi, et de sa mère, il est

le véritable dirigeant du royaume. Il a réussi, sans avoir agi directement, à éliminer ses ennemis qui se sont suicidés.

Conclusion

Cette étude aura montré le lien étroit entre le pouvoir surnaturel et le pouvoir politique. On note une relation complexe entre ces deux entités. La cohabitation reste saine tant que les intérêts convergent. Cependant, le pouvoir politique ne tarde pas souvent à se séparer des conseillers spirituels lorsque ces derniers deviennent encombrants et nuisibles pour la notoriété étatique. Cela suscite souvent une collision brutale. Les conflits ne sont pas seulement au sommet, ils commencent ou s'invitent souvent dans la base sociale qu'est la famille.

Ainsi qu'on peut le constater, la littérature africaine francophone est aussi un champ et un espace relationnels dynamique où les acteurs se définissent par le ressourcement de leur inspiration dans la tradition et la culture du terroir d'origine. Le créateur et sa création fusionnent d'une façon si harmonieuse que Bakhtine (1978, p. 82) écrit : « On voit de façon particulièrement claire la pénétration de l'auteur, corps, cœur et esprit, dans l'objet ».

Dans ce roman aborigène innervé de la culture de l'auteur, le narrateur montre la croyance patente au surnaturel avec le culte des Ancêtres et des divinités comme les génies. Les présages concourent à cette croyance. Le narrateur-descripteur renvoie le lecteur dans une Afrique où la nature et l'homme, le naturel et le surnaturel, le merveilleux et le réel se communiquent, se fondent pour ne constituer qu'une seule entité.

Bibliographie

- ADAM Jean-Michel, 2011, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle du discours*, Armand Colin, Paris, 3^e édition.
- AKOTO Yao Paul, 1986, *L'envol des tisserins*, CEDA, Abidjan.
- BAKHTINE Mikael, 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris.
- COGARD Karl, 2001, *Introduction à la stylistique*, Flammarion, Paris.
- DIOP Samba Papa, 2007, « la littérature subsaharienne : une nouvelle génération ? », in *Revue Notre librairie* N°166.
- GUESCHIERE Peter, 1995, *Sorcellerie et politique en Afrique (la viande des autres)*, Karthala, Paris.
- HAMPATE BÂ Amadou, 1972, *Aspects de la civilisation africaine*, Présence africaine, Paris.
- HAMON Philippe, 1991, *Du descriptif*, Hachette Supérieur, Paris.
- HAMON Philippe, 1998, *Le personnel du roman*, Librairie Droz S.A, Paris.
- KOTCHY-NGUESSAN Barthélemy, 1972, (p. 167-184), « le conte dans la société africaine » in *Annales de l'Université d'Abidjan*, série D lettres, tom5.
- SHAKESPEARE William, 1979, « Roméo et Juliette », acte II, scène 3, p. 183, in *Richard III, Roméo et Juliette, Hamlet*, Flammarion, Paris, (traduction de François-Victor Hugo, préface et notice par Germaine Landré).